

Semaine 4: Et la belle Epoque ?

Il nous faut donc, pour achever ce parcours dans les multiples visages du siècle, évoquer un dernier chrononyme, sans doute l'un des plus célèbres, celui de «Belle Epoque», un chrononyme forgé bien après coup pour qualifier la France des toutes premières années du 20ème siècle, celles qui précèdent immédiatement le déclenchement de la Première Guerre mondiale. Si l'on admet les périodisations politiques évoquées précédemment, on est toujours dans ce grand 19ème siècle né au lendemain des guerres napoléoniennes et qui s'achève dans les tranchées de la Grande Guerre. La fin d'un temps marqué par la prééminence de l'Europe et de ses grandes capitales, la fin d'un cycle heureux qui va voir le monde basculer dans l'horreur des guerres mondiales, les fascismes et les totalitarismes qui en émanent, l'ampleur des massacres et des destructions inédites. «Belle Epoque» renvoie naturellement à Paris et à la France, mais les principales villes d'Europe, Vienne, Prague, Berlin, Budapest ou Londres, connaissent des situations et surtout des nostalgies analogues. Car l'expression est née bien après coup, comme pour caractériser «ce monde que nous avons perdu». On a longtemps soutenu que l'expression émergeait immédiatement après les épreuves de la Grande Guerre. C'est faux. Les Européens des années 1920 avaient bien d'autres chats à fouetter, reconstruire, réparer, s'amuser, et n'avaient guère le temps de regarder en arrière. Les Français des années vingt préfèrent danser le charleston, aller au cinéma voir des films américains ou admirer les jambes de Mistinguett que de pleurer sur la Belle Epoque. L'expression émerge plus tard, beaucoup plus tard, durant la Seconde Guerre mondiale, dans un moment de crise, d'atteinte profonde à la puissance et au rayonnement du pays, de difficultés quotidiennes. La Belle Epoque apparaît alors comme une séquence privilégiée et somme toute exceptionnelle, celle d'un temps où la France était en paix, où la croissance économique atteignait 5% par an, où les classes populaires commençaient à goûter aux dividendes du progrès : la hausse relative des niveaux de vie, les progrès du crédit et de la publicité semblaient signaler l'entrée dans une société de la consommation. L'essor du temps libre et celui des industries culturelles ouvraient à un nombre croissant de Français le monde de la culture imprimée, des théâtres et des cafés concerts. La bicyclette, produit industriel dont le prix diminuait, était un gage de liberté peu à peu donné aux ouvriers, aux adolescents et surtout aux femmes, dont les plus courageuses se défaisaient de leurs corsets et de leurs lourdes jupes pour pédaler sur les chemins, en culotte. L'Expo de 1900, de grande vitrine de la production industrielle, s'était muée en gigantesque parc d'attraction où 50 millions de visiteurs affluèrent surtout pour s'amuser sur les trottoirs roulants à deux vitesses, voir la grande roue de 1600 places, les fontaines Wallace, le parc Buffalo Bill ou s'attabler dans les nombreux restaurants populaires ouverts dans les kiosques et les chalets. Le pays semblait triompher, au faîte d'une puissance qu'il portait sur tous les continents grâce à la colonisation.

Evidemment, cette Belle Epoque qui se reconstruit telle quelle à compter du milieu du 20ème siècle tient pour beaucoup de la projection nostalgique. Ce que l'on veut retenir d'elle, c'est une société dynamisée par le progrès technologique et industriel, un progrès qui ne semblait pas avoir de mauvais côtés, qui était synonyme de vitesse (la voiture, l'aéroplane) et synonyme de liberté ; une société entrée dans l'âge du plaisir et du divertissement : celui des fêtes foraines, des cafés-concerts, du music-hall, du cinématographe, des voyages, le tout dans cette ambiance légère, insouciant et gentiment grivoise, celles que diffusaient les cartes postales licencieuses ou les figures des grandes

MOOC : Découper le temps : les périodes de l'histoire
Plateforme France Université Numérique – Session mai-juin 2015

courtisanes. On veut aussi retenir une période d'intense créativité esthétique, où Montmartre était le cœur du monde, où les avant-gardes se succédaient frénétiquement, du fauvisme au cubisme et au futurisme, de Debussy aux ballets russes, d'Apollinaire au docteur Freud, comme si cette séquence avait été un extraordinaire concentré d'innovations, de provocations, de ruptures intellectuelles et artistiques.

Les choses évidemment ne sont pas aussi simples. L'époque était aussi gangrenée par la misère et les inégalités sociales, les grandes grèves et les attentats anarchistes, le crime, la syphilis et l'alcoolisme. L'album de la Belle Époque n'ignore d'ailleurs pas ces périls. Le bonheur et la légèreté du temps ne peuvent en effet exister qu'entourés de terribles menaces, puisque l'on sait d'avance qu'ils vont prendre fin, brutalement, le 1er août 1914. Et s'il fallait un signe annonciateur, on peut le trouver le 12 avril 1912, lors du célèbre naufrage du Titanic, sorte de Belle Époque flottante et miniature, qui donne à cette société une tragique préfiguration du cataclysme qui allait l'emporter. Mais on voit bien ce qui est en jeu dans l'invention de l'expression Belle Époque : redonner à un pays défait et alangui quelque chose du tonus qui l'avait porté dans ce qui est autant la fin du 19ème siècle que le début du 20ème siècle.

Que conclure de tous ces exemples ? Le temps est la matière vive de l'histoire, mais c'est aussi une convention dont la plasticité n'échappe à personne. Le traiter en historien, c'est donc nécessairement opérer une série de découps, de périodisation, qui sont toujours des coups de force. On ne peut pas faire autrement, il convient juste de ne pas en être dupe, et de toujours réfléchir aux conditions et aux contextes, historiques eux aussi, qui président à ces découpages.